

## Labyrinthes\*

« Au milieu du chemin, il y avait une pierre  
Il y avait une pierre au milieu du chemin ».  
Carlos Drummond de Andrade

**L**e ministère de l'Information se trouvait dans l'avenue qui, à l'époque, ne s'appelait pas encore Ho Chi Minh, dans un édifice de maçonnerie de trois étages, triste leg des années cinquante, construit tout en longueur jusqu'au fond du terrain. Une façade modeste, courte. Une ancienne pension de familles, vidée par la vague de départ des « *retornados*<sup>1</sup> », devenue à présent bâtiment public. C'était peu de mois avant l'indépendance et le camarade ministre avait convoqué tous les journalistes de la capitale pour une réunion. Par une tiède après-midi de Lourenço Marques. Ce ne serait Maputo qu'ensuite, proclamée le 3 février 1976.

### À l'Entrée de la Grotte

Dans la capitale, en terme de presse écrite, il y avait le journal du matin *Notícias, Tempo*, l'hebdomadaire ultra-révolutionnaire et exalté qui avait déjà fait ses preuves dans la période immédiatement antérieure à la chute du régime colonial, le journal du soir *A Tribuna, O Diário*, lié à l'épiscopat, mais sans plus cette aura que son titre quelque peu cosmopolite lui donnait autrefois (*Lourenço Marques Guardian*), le périodique *O Cooperador*, il y avait aussi la revue historique *O Brado Africano*, soumise depuis la fin des années 1960 à la surveillance et au contrôle de la censure et de la police politique, également *A Voz de Moçambique*, organe de l'Association des natifs du Mozambique.

---

\* Traduit du portugais (Mozambique) par Brigitte Lachartre. La version originale en portugais est publiée ci-après. Toutes les notes de bas de page dans la version française sont de la traductrice ou de la rédaction.

1. Terme désignant les Portugais et autres groupes sociaux qui « retournèrent » au Portugal, suite aux événements qui marquèrent les indépendances dans les colonies portugaises. Équivalent, pour l'empire colonial portugais, des « rapatriés » d'Algérie pour l'empire français.

---

L'un ou l'autre de ces organes de presse avait vu passer ce qui constituait peu ou prou la crème des journalistes et intellectuels mozambicains ou résidant au Mozambique. Luis Bernardo Honwana, le célèbre auteur de *Nós matámos o cão tinhoso*, livre devenu un classique, avait débuté au *Notícias*, propriété du fameux capitaine Vaz, qui en fut ensuite le directeur, même après la vente du titre à la BNU (Banco Nacional Ultramarino), et avant d'intégrer l'équipe fondatrice de *La Tribune*, qui, au milieu des années 1960, tentait d'agiter les eaux stagnantes de la presse mozambicaine. José Craveirinha, João Reis, Rui Nogar, Rui Knopfli, Eugénio Lisboa, Ricardo Rangel, Fernando Carneiro, Teresa Sá Nogueira, José Luís Cabaço, Maria de Lurdes Torquato, Calane da Silva, Abel Faife, Mota Lopes, Miguéis Lopes Júnior, Areosa Pena, Albino Magaia, Fernando Magalhães, António Gouveia Lemos, José Carneiro, António Carneiro Gonçalves, Heliodoro Baptista, l'avocat Adrião Rodrigues, Kok Nam, et tant d'autres, avaient « transhumé » entre les différents titres, au gré de la surveillance plus ou moins active des pouvoirs coloniaux et des épisodes d'emprisonnement que la PIDE<sup>2</sup> leur réservait.

Au cours de l'agitation qui succéda au 25 avril, la plupart de ces figures étaient encore présentes dans les rédactions.

Le Département d'information et de propagande du Frelimo (DIP) avait déjà tenu une conférence à Mocuba, province du Zambèze, où avait été tracé un ensemble de directives auxquelles les journaux avaient accordé une ample couverture. Samora<sup>3</sup> allait entamer son célèbre voyage « du Rovuma au Maputo »<sup>4</sup>, imprégnant chaque réunion populaire d'une exaltation révolutionnaire et de dénonciations des injustices d'hier qui allaient *crescendo*, traçant un horizon messianique sur un rythme de chansons, de mots d'ordre, de proclamation réitérée des principes de la « ligne juste » qui amènerait la victoire du peuple et l'instauration d'un régime qui abolirait pour toujours l'exploitation de l'homme par l'homme. Un discours qui, tantôt se rétrécissait en forme d'entonnoir et de ce fait s'épurait, tantôt s'élargissait à un universalisme rédempteur, accueillant sous sa généreuse et mélodieuse phraséologie l'ample éventail des ethnies et origines dont était (est encore) constituée la société mozambicaine. Pourtant, en dépit du bruit et du contentement, on percevait un dirigisme en demi-teinte, passant alors pour nécessaire et contingent, progressivement instillé.

Mais nous étions cet après-midi-là à Lourenço Marques, dans la salle de réunion du ministère. Grave, retenu, dans son uniforme de guérillero, très jeune, Jorge Rebelo annonce, au nom de l'unité et de la nécessaire convergence des efforts, voire de l'inutilité de voix divergentes, car elles ne pourraient être perçues que comme les autres – celles qui s'étaient absentes, qui avaient fui, qui étaient vaincues – la fermeture de certains titres de presse : *A Voz de Moçambique*, *O Brado Africano*, *O Cooperador*.

Je me souviens à présent de cet épisode et rajoute un nom oublié à la « liste », non obligatoirement exhaustive, que j'ai évoquée plus haut ; car, dans le silence de ce visage, s'inscrivit alors un des signes de ce qui serait

2. Police internationale et de défense de l'État, la redoutable police politique du régime.

3. Samora Moisés Machel, président du Frelimo depuis 1969, qui revenait de Tanzanie où se trouvaient les installations centrales du Front pendant la lutte de libération.

4. Le Rovuma et le Maputo sont, respectivement, les fleuves frontaliers à l'extrême nord et l'extrême sud du pays.

une composante de la complexe dérive mozambicaine. Je me souviens d'Homero Branco, directeur de *A Voz de Moçambique*, un enfant du pays, étudiant, avec Vitor Evaristo, Mário Machungo et d'autres, de la CEI (*Casa dos Estudantes do Império*, la Maison des Étudiants de l'Empire, à Lisbonne, créée à l'initiative contradictoire de Marcelo Caetano, puisqu'elle deviendrait une des pépinières du nationalisme dans les anciennes colonies portugaises), ami d'enfance de José Craveirinha, le poète qui, avec Noémia de Sousa, s'affirmait déjà comme l'une des voix inaugurales d'une mozambicanité en devenir.

« La mort dans l'âme », Homero Branco sortit de la réunion sans pratiquement adresser la parole à quiconque. Ce fut la fin du journal, comme ensuite durent se dissoudre toutes les associations civiques, les unes sous le prétexte « logique » d'être des résidus de la présence coloniale (La « Maison du Minho », la « Maison des Beiras », etc.) ; les autres parce qu'accusées d'« accentuer » les divisions ethniques, culturelles ou pour faire preuve d'élitisme (l'« Association africaine », la « Maison de Goa », l'« Association des natifs », etc.).

La lecture que faisait le pouvoir politique révolutionnaire de la diversité culturelle ou de la pyramide sociale – réelle ou hypothétique –, était celle d'un nivellement simpliste, s'appuyant sur l'expérience lumineuse et égalitaire des « camps d'entraînement » – en Tanzanie, première étape de l'expérience révolutionnaire et « fondatrice » des zones libérées –, rappelée sans cesse comme « base arrière solide de la lutte armée pour la libération du Mozambique » ; là où, disait-on, avait été mise en pratique l'expérience véritable d'une société nouvelle et d'un pays nouveau, prête à présent, tel un torrent impétueux, à recouvrir tout le territoire, et, surtout, en gonflant, à assaillir, à vaincre et transformer ces îles murées dans la suspicion, la collaboration et le vice, qu'étaient les villes.

## Le Fil

« Une parole qui est toujours dans la bouche se transforme en bave »  
Proverbe africain

Il n'y avait pas d'Ariane parce qu'on ne percevait même pas l'existence du labyrinthe. Relief du parcours antérieur et de la « mémoire consentante », pour citer le poète mozambicain Rui Knopfli, ce texte bref et sans prétention se veut comme diapason, résonance d'échelles, *the sound and the fury* d'une époque dont les multiples métamorphoses, intersections, surimpositions, ruptures composent les études – spécialisées celles-là – qui se trouvent réunies dans ce volume de *Lusotopie*.

Si l'on se penche sur l'observation aiguë de Hannah Arendt (*La nature du totalitarisme*<sup>5</sup>) selon laquelle sa « terrible originalité ne réside pas dans le fait qu'une "idée" neuve soit apparue au monde, mais dans le fait que les actions inspirées par cette "idée neuve" puissent constituer une rupture par rapport

5. Titre en français dans le texte. Hannah ARENDT, *La Nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990, 182 p., trad. de Michelle-Irène Brudny de Launay (« Bibliothèque philosophique Payot ») [Titre original : *On the nature of totalitarianism* ; réunit les traductions de « Understanding and politics », « On the nature of totalitarianism » et « Religion and politics »].

à toutes [nos] "traditions" », la réalité est que, dans l'espace africain des pays de langue officielle portugaise, les immenses transformations produites dans l'euphorique apogée des Premières Républiques de parti unique, relèvent surtout dans ce que l'on peut classer comme une espèce de despotisme éclairé. Se regardant dans le miroir, les nouveaux messagers du bonheur éternel ne parvinrent pas à distinguer, en profondeur de champ et en reflet de reflet, les visages fantasmagiques d'un exercice du pouvoir, tout aussi illuminé et despotique, qu'ils croyaient avoir définitivement enterré. Ce qui différait, c'était les apories, les raisons, la logique interne aux manichéismes du buste bi-frontal, la façon aux antipodes d'asseoir les discours, l'*epos* et l'*ethos* narratif, la volonté fondatrice des élus, *de jure et de facto*, comme de leurs principaux protagonistes, l'évidente rupture identitaire, l'inscription dans les discours des différentes catégories de leur légitimation. Ogun/ Prométhée<sup>6</sup> planaient au-dessus de cette marche qui se croyait triomphale ; l'héritage d'un missionarisme d'origine chrétienne protestante instillait d'un ravissement rédempteur la posture des militants/apôtres, tandis que, dans la poche marsupiale du Parti-État, les nouvelles élites, encore en manque d'un quelconque pouvoir économique-financier, se fortifiaient en attendant leur heure pour surgir à la lumière de la nouvelle pyramide sociale en formation.

Mais que fait cette pseudo-analyse en forme de charade en avant-propos de ce que ce volume de *Lusotopie* propose de manière beaucoup plus compétente ?

Du Brésil au Cap Vert, de l'Angola au Mozambique, quelles intersections voit-on apparaître, trente ans après les indépendances africaines ? On en trouverait sans doute un certain nombre en rapprochant les textes. Je soulignerais, pour ma part, la production cinématographique et audiovisuelle en ce qu'elle permet de fabriquer de telles « connections », en particulier dans le cas de la *telenovela* brésilienne, qui a eu tant d'impact dans l'ancienne « métropole », que ce soit dans le domaine de la langue, ou dans le domaine réservé des « mœurs ». À une certaine gaucherie portugaise s'est surimposée une légèreté pour le moins gracile, une approche touchante des relations, allégées des flexions et des impératifs verbaux, presque à la mode de l'ancien régime. Sur les fictions brésiliennes et le « mode de production » d'un lusotropicalisme rechapé, que l'on reporte aux textes publiés ici qui éclairaient mieux le sujet. Avec les extensions et conséquences de la production de type « télénovelistique », surtout au Portugal et en Angola.

Donc, si on ne veut pas perdre le fil, mieux vaud s'en remettre à Ariane. Au geste prudent qu'on lui connaît, à son esprit éveillé. À cause de la grotte, que dans un premier temps euphorique, peu de gens ont perçue. Si forte était la luminosité dardant ses rayons sur la « large avenue » que très peu, peut-être les sceptiques, aperçurent le tournant et l'ombre des montagnes au tournant, tout au fond.

Pour ma génération, je soulignerais ce qui fut une interrogation inquiète et qui s'est coulé dans la prose « vécue » et, pour cela légitimée par un « savoir tiré de l'expérience », du *Mayombe* de Pepetela<sup>7</sup>. Dans son

6. Ogun, figure du rite vaudou, est saisie ici par l'auteur - après Pepetela - comme le Prométhée africain.

7. *Mayombe* est le titre du roman de l'auteur angolais Pepetela (*Luanda, União dos escritores angolanos*, 1980), qui met en scène des personnages de l'armée de libération de l'Angola

enthousiasme, Urbano Tavares Rodrigues écrivit un essai comparant cet ouvrage, dans le domaine épique, à *La condition humaine* d'André Malraux ; la référence à cette œuvre eut pour effet de diminuer notre sentiment de solitude dans une aventure où l'on commençait à sentir peser sur nos épaules la bure des condamnés du conflit acharné Est-Ouest et du conflit sanglant dérivé de l'apartheid.

Le livre de Manuel Rui, *Quem me dera ser onda*<sup>8</sup>, inaugura, à coups de bistouri, l'ironie sur nos « Carnavals de la victoire », nous renvoyant, avec humour et un esprit critique corrosif, au sentiment et à la parole d'un quotidien où s'approfondissaient chaque jour davantage les déphasages entre les discours de toutes sortes et la réalité tout court.

Quant aux médias, que l'on ne percevait pas comme tels à l'époque, il leur revenait de reproduire les dogmes et pratiques du ou des pouvoirs, à quelques exceptions près. Je pense qu'il faudrait faire une étude, peut-être est-elle en cours, sur les lettres de lecteurs dans la revue mozambicaine *Tempo* pendant la période qui va de l'indépendance à la mort du président Samora Machel, le 19 octobre 1986.

Ariane apparaît avec son fil et l'annonce de la grotte, un peu *a posteriori*, quand s'instaure une sorte de schizophrénie entre les formes officielles de représentations du réel, avec ses conflits larvés déjà en place, des « labyrinthes » déjà dessinés, dont nous avons du mal à discerner les raisons profondes, humaines ou sociologiques. Dans le creux entre des concepts qui cherchaient à imposer une réalité à leur mesure, ou à la sanctionner, et la trame complexe des discours qui émergent alors et s'expriment par manipulations et vides – dans le cas mozambicain, ils conduisirent à ladite « guerre civile » contre les bandits, ensuite MNR, ensuite Renamo<sup>9</sup> –, le rêve planait au-dessus de l'abîme, le rouge de la terre se rapprochait toujours plus de la couleur du sang, en un claquement de tissu fouetté par le vent de tous les intérêts, intérieurs et extérieurs, l'Angola en donnant l'exemple le plus tragique.

Au visage entr'aperçu d'Ariane se surimposa, comme dans un fondu-enchaîné, celui de Nyembeti<sup>10</sup>, l'incarnation gracile et féminine d'un tissu social, avec ses voix et ses silences, ses hiérarchisations et ses appartenances, devenu visible dans sa peau vergetée, dans sa dérive excentrique, dans son dénuement absolu.

---

(MPLA), qui livrent dans la brousse du Mayombe, un combat où figurent déjà bon nombre des problématiques de la post-indépendance.

8. Manuel RUI, *Quem me dera ser onda: novela*, Lisbonne, Livros Cotovia, 1991, 71+ [1] p.

9. Le mouvement d'opposition armé au régime au pouvoir porta au départ le sigle anglais MNR (*Mozambique National Resistance*) puis se « portugalisa » en Renamo (*Resistência nacional de Moçambique*) ; dans le discours du pouvoir, ses membres étaient désignés comme « bandits armés ».

10. *Nyembeti*, larmes en langue ronga/changana. L'auteur fait référence au cinquième roman de MIA COUTO, *Um rio chamado tempo, uma casa chamada terra*, Maputo/Lisbonne, Caminho, 2002, 264 p. (« Outras Margens »). Il y met en scène la vie d'un jeune étudiant vivant en ville, et qui retourne dans l'île – l'île de ses origines – pour participer aux funérailles d'un oncle. Dans le traumatisme provoqué par les mutations sociales rapides, les simples femmes du village sont le pivot des anciennes représentations mythiques et fantastiques, telle la belle Nyembeti qui symbolise l'île (ou serait-ce le Mozambique lui-même ?). Incapable de parler et maîtresse d'habitudes étrangères à la majorité, la jeune femme est prédestinée à l'exclusion et au métier d'enterrer les morts, vue sa familiarité avec le monde souterrain. Alors que les hommes sont déjà plus sensibles aux transformations et menaces imminentes à la vie de l'île. Voir commentaire de Tatiana CARLOTTI sur le site brésilien IG Ler, page : <<http://igler.ig.com.br/home/igler/artigos/0,,1239435,00.html>>.

---

C'est vers ce nouveau corps érotisé que commencèrent à se tourner les regards. Au « brouillon ou première copie » des textes, des messages, des histoires fondatrices, de l'ingénierie de l'édification d'une réalité à la mesure des concepts opératoires du Parti-État, se superposait maintenant le doute et avec lui, la distanciation.

Vibrante, tendue, émettant des sons qu'il fallait déchiffrer et inscrire dans d'autres récits, une autre *poiesis*, différente et plurielle, faisait son apparition.

### Ariane/Nyembeti

Ariane ! La « croisade » démocratique vint se surimposer, avec son modèle impératif, aux efforts d'un Julius Nyerere. On se souvient de son premier rapport de la « Commission Nord-Sud », de sa tentative d'adéquation de l'Ujaama<sup>11</sup>, tant comme support endogène au modèle de développement que de pierre angulaire à l'édifice juridico-constitutionnel, et qui devait préfigurer les pratiques démocratiques internes.

Excusez-moi pour ces historicismes, ces analyses géostratégiques, pour le devenir contradictoire des sociétés en question dans ces pays africains de langue officielle portugaise. Il y a des textes qui sont là.

Et je suggère que l'on se penche sur le volume de 1995 de la revue dont le thème tournait autour des « Transitions libérales en Afrique lusophone »<sup>12</sup>. On y trouve une excellente matière qui, sans l'épuiser, clarifie tout à fait le propos que, peut-être en langage elliptique ou métaphorique ou néo-baroque, ce simple raisonnement essaie de faire passer.

Si São Tomé e Príncipe l'annonce, c'est le Cap Vert qui donne le coup d'envoi au multipartisme. C'est ensuite le tour du Mozambique. Les vicissitudes angolaises sont celles que nous connaissons. Dans un autre contexte historique, il est vrai que le Brésil danse au rythme des « *Diretas Já* »<sup>13</sup>, et il s'ensuit ce qu'on sait.

Mais il n'est pas possible de comparer la réalité des médias au pays de Graciliano Ramos<sup>14</sup>, ni la formation sociale de la société brésilienne, qu'on le veuille ou non, avec celle de « chez nous ».

Le Portugal, à cause du blanchiment actuel de ce que fut la saga coloniale, lèche encore symboliquement les blessures de la perte de son « empire », construction plus mythique que réalité vraie, et on y débat,

11. *Ujaama* désigne le village ou la grande famille en kiswahili. C'est le symbole qu'utilisa Nyerere pour caractériser sa vision, voire sa doctrine, des relations sociales en Tanzanie et qui furent en particulier instaurées dans les « villages Ujaama », dont s'inspirèrent ensuite les « villages communaux » du Mozambique.

12. « Transitions libérales en Afrique lusophone », *Lusotopie* 1995, Paris, Karthala, 424 p.

13. À l'issue du régime militaire brésilien (1964-1984), le président de la République devait encore être élu par le Sénat, où la droite pro-militaire dominait. Il s'agissait donc d'une élection indirecte. La transition démocratique risquait d'être vidée de tout contenu réel, le candidat des militaires risquant d'être élu. Un formidable mouvement populaire s'est alors développé, de dimensions à la fois politique, culturelle et éthique, demandant des élections « directes, tout de suite » (« *Diretas Já* »). Finalement, les sénateurs, soumis à la considérable pression du mouvement populaire, élirent Tancredo Neves, candidat de l'Alliance démocratique, un front d'opposition. Malade, il ne devait pas parvenir jusqu'à son investiture et mourut le 21 avril 1985. Mais le vice-président, José Sarney, assumait alors la présidence, ce qui permit à la transition démocratique de suivre son cours.

14. Écrivain brésilien (1892-1953) de grand renom.

comme nous y appelle Eduardo Lourenço<sup>15</sup> de « l'excès d'identité » de ce pays.

Nous [Mozambicains], sommes encore en train d'inventer ces identités, dans notre périple tourmenté où la « pureté des origines » appelle à serrer les rangs autour de « la matrice bantoue », où le discours sur les métissages est mis au pilori, tant par opportunisme ou arrogance que par simple défense atavique de quiconque se considère menacé dans son ultime – tout autant que mythifié – réduit identitaire.

Où expansion et contraction se produisent simultanément, où les nouvelles élites consolident, encore et toujours à l'ombre de l'État, leur statut aujourd'hui ouvert à une « contradiction » acceptée tant qu'elle ne remet en cause ni les intérêts vitaux, ni la place des acteurs dans la pièce que l'on joue.

C'est ici que se situe la presse alternative. Lorsqu'elle fait son apparition, *grosso modo* au milieu des années 1980 – elle se consolidera dans les années 1990 jusqu'à nos jours –, ce que fait cette presse est une contrefaçon d'exorcisme, une révision « des textes » (le catéchisme officiel), qui donnent lieu à des polémiques exaltées, avec révision de versions contradictoires sur des faits, avec interprétations des versions de l'histoire officielle. Les pages de l'hebdomadaire mozambicain *Savana* font encore place à ce type de sujet, le dernier en date à propos de la sortie du livre de Lucas Barnabé Nkomo sur la vie du leader nationaliste controversé Urias Simango<sup>16</sup>.

Dans tout ça, qui aura le plus perdu, c'est le cinéma. Véritable « *case study* », le Mozambique a vu sa capacité à produire de l'image littéralement incendiée. On peut sans doute s'interroger sur le rôle du « producteur État » et sur les logiques de propagande imposées aux œuvres réalisées : le journal cinématographique « Kuxa Kanema », les documentaires de l'INC (Institut national du Cinéma) sur les projets du régime, même les fictions – « Mueda. Memória e Massacre » de Ruy Guerra, « O Tempo dos Leopardos » du serbo-ex-yougoslave Zdravko ou « O Vento sopra do Norte » de José Cardoso. D'Angola, les images de guerre produites par la fameuse équipe « Zero », dorment sur les étagères, tout comme les films de Ruy Duarte et d'António Ole, même si un réalisateur tente ici ou là d'émerger, comme Zezé Gambôa. Le Cap-Vert investit dans des co-productions occasionnelles avec le Portugal. « Ilhéu de Contenda » de Leão Lopes, « Fintar o Destino » de Fernando Vendrel et « O Testamento do Senhor Nepomuceno », ces deux derniers signés par des réalisateurs portugais, en sont les productions les plus méritantes. Cette dernière avec la participation évidente de Brésiliens, surtout au niveau des acteurs. La Guinée-Bissau possède en la personne de Flora Gomes son seul et cohérent réalisateur. Le Brésil continue de plonger dans son chaudron social, tout en investissant dans la grande production susceptible de trouver place à Hollywood.

15. Écrivain portugais, philosophe et essayiste (né en 1923).

16. Urias Simango, pasteur congrégationnaliste, cofondateur de l'Udenamo (1960) puis du Frelimo (1962) aurait dû, en tant que vice-président, devenir président de ce front suite à l'assassinat d'Eduardo Mondlane (1969), mais il fut écarté du pouvoir par la fraction politico-militaire marxiste. Il fut dès lors considéré « contre-révolutionnaire » et s'exila en Égypte. Rentré au Mozambique en 1974, puis ayant fui au Malawi, il fut livré par la police de ce pays au Frelimo qui l'interna, avec d'autres, dans un « camp de rééducation ». et le fusilla sans procès au début des années quatre-vingt. L'ouvrage de Lucas Barnabé NKOMO, sans être œuvre d'historien, est le premier qui a remis en cause la version officielle de l'histoire : *Urias Simango Um homem, uma causa*, Maputo, Edições Novafrica, 2004, 468 p.

De l'école mozambicaine, subsistent des noms et des œuvres : Licínio Azevedo, Camilo de Sousa, João Costa (Funcho), Gabriel Mondlane, João Ribeiro, Isabel Noronha. Entre des commandes provenant d'Ong et de maigres subsides concédés ici ou là, il s'agit toujours de « parler du dedans vers le dehors », de « restituer au peuple l'image du peuple ». Intention ingénue, peut-être encore marquée par un dirigisme caché, par l'ancienne « école », mais une opiniâtreté qui s'est pourtant avérée prégnante, tout au moins pour permettre de continuer de penser en terme de cinéma/vidéo dans ce pays. Avec certaines œuvres de référence telles que « A Árvore dos Antepassados » et « Desobediência », toutes deux de Licínio Azevedo.

Les co-productions ont repris avec « A Tempestade da Terra », de Fernando Silva et se poursuivent avec, au tournant du millénaire « O Goteja da Luz », de Fernando Vendrel, « A Costa dos Murmúrios », de Margarida Cardoso, « Preto e Branco » et « Um Rio », de José Carlos Oliveira.

*Folha Oito, Semanário Angolense, Savana, Zambeze, Paralelo Catorze, Correio das Ilhas, Média Fax, Vertical* – ces deux derniers étant des journaux électroniques – font partie des nombreux titres de la presse dite alternative en Angola, Cap-Vert et Mozambique.

L'esprit, en général, est combatif, plein de dénonciations et de polémiques, saturé aussi de contradictions ou de jeux de coudes à la confluence des pouvoirs économique et politique. À ce qu'annonçaient les voix déclinantes de *Voices anoitecidas*<sup>17</sup> de Mia Couto, à la protestation d'un José Craveirinha, au flot tellurique et à la parole poignante de Ruy Duarte, à l'exaltation amoureuse d'Eduardo White et Heliodoro Baptista, ce dernier avec dénonciation acerbe et penchant social, ont correspondu un langage dans la presse et un cadrage dans les images exprimant les réalités contradictoires des différents pays.

Ariane/Nyembeti tient le fil. Et la grotte s'illumine.

30 janvier 2005

**Luís Carlos PATRAQUIM**

---

17. Mia COUTO, *Voices Anoitecidas (contos)*, Maputo, Associação dos Escritores Moçambicanos, 1986/ Lisbonne, Caminho, 1987. Ce recueil de contes a été écrit en pleine situation de guerre civile (1977-1992) et le thème de la mort y est omniprésent.

---



## Labyrinthes

« No meio do caminho tinha uma pedra  
tinha uma pedra no meio do caminho ».  
*Carlos Drummond de Andrade*

O ministério da informação ficava na avenida que ainda não se chamava Ho Chi Minh, um edifício de três andares, alvenaria, traça triste da década de cinquenta, desenhado sobre o comprido, para os fundos do terreno. A fachada modesta, breve. A antiga pensão, desocupada na leva dos *retornados*, era agora edifício oficial. Faltavam escassos meses para independência e o *camarada* ministro convocara todos os jornalistas da capital para uma reunião. Tarde morna de Lourenço Marques. Maputo só seria depois, proclamada a 3 de Fevereiro de 1976.

### À Entrada da Gruta

Na capital, em termos de imprensa escrita, publicavam-se o oficioso *Notícias*, matutino, o revolucionaríssimo e exaltado semanário *Tempo*, já com provas dadas no período imediatamente anterior à queda do regime colonial, o vespertino *A Tribuna*, *O Diário*, conotado com o episcopado e já sem a aura algo cosmopolita de antanho quando se chamava *Lourenço Marques Guardian*, o periódico *O Cooperador*, o histórico *O Brado Africano*, agrilhoado desde final da década de sessenta à vigilância e controlo da censura e da polícia política e *A Voz de Moçambique*, órgão da Associação dos Naturais de Moçambique.

Por qualquer destes órgãos havia passado alguma da nata jornalística e intelectual de Moçambique ou em Moçambique. Luís Bernardo Honwana, o celebrado autor do clássico « Nós Matámos o Cão Tinhoso », debutara no *Notícias* do famoso capitão Vaz, seu proprietário e depois director mesmo depois da venda do título ao BNU (Banco Nacional Ultramarino), antes de integrar a equipa fundadora de *A Tribuna* que, em meados da década de sessenta tenta agitar as águas paradas da imprensa moçambicana. José Craveirinha, João Reis, Rui Nogar, Rui Knopfli, Eugénio Lisboa, Ricardo Rangel, Fernando Carneiro, Teresa Sá Nogueira, José Luís Cabaço, Maria de Lurdes Torquato, Calane da Silva, Abel Faife, Mota Lopes, Miguéis Lopes Júnior, Areosa Pena, Albino Magaia, Fernando Magalhães, António Gouveia Lemos, José Carneiro, António Carneiro Gonçalves, Heliodoro Baptista, o advogado Adrião Rodrigues, Kok Nam, tantos outros, tinham feito a

transumância pelos vários títulos, à mercê da maior ou menor vigilância dos poderes coloniais ou dos surtos de prisões com que a PIDE os brindava.

Na agitação do post-25 de Abril muitos destes nomes ainda se mantinham nas redacções.

A conferência do DIP (Departamento de Informação e Propaganda da Frelimo) reunira-se já em Mocuba, província da Zambézia, e traçara um conjunto de orientações de que os jornais haviam dado ampla cobertura. Samora ia iniciar a sua célebre viagem «Do Rovuma ao Maputo», marcando cada comício com um crescendo de exaltação revolucionária e de denúncia das injustiças de ontem, desenhando um horizonte messiânico ritmado a canções, palavras de ordem, reiterada proclamação dos princípios da «linha correcta» que possibilitara a vitória do povo e a instauração de um regime que aboliria para sempre a exploração do homem pelo homem. Discurso que ora afunilava e, por isso, se excedia, ora se espraivava num universalismo redentor albergando sob as suas frases canoras e generosas a ampla frente de etnias e de origens de que era (é) constituída a sociedade moçambicana. Não obstante o som e o contentamento, laivos de um dirigismo, então encarado como instrumental e contingente, se percebia e se instilava.

Mas era a tarde de Lourenço Marques, na sala de reuniões do ministério. Grave, contido, fardado de guerrilheiro, muito jovem, Jorge Rebelo anuncia, em nome da unidade e da convergência de esforços, da inutilidade nem sequer de vozes divergentes, posto que estas só eram percebidas como as outras – as que se haviam ausentado, fugido, sido derrotadas – o fecho de alguns títulos: *A Voz de Moçambique*, *O Brado Africano*, *O Cooperador*.

Recordo agora este episódio e acrescento o nome que omiti na «lista», não obrigatoriamente exaustiva a que atrás aludi, posto que no silêncio daquele rosto se inscreveu um dos sinais do que viria ser alguma da complexa deriva moçambicana.

Recordo Homero Branco, director de *A Voz de Moçambique*, filho da terra, com Vítor Evaristo, Mário Machungo e outros, estudante na CEI (Casa dos Estudantes do Império, em Lisboa, contraditória iniciativa de Marcelo Caetano que iria ser um dos alfobres do nacionalismo nas antigas colónias portuguesas) amigo de infância de José Craveirinha, o poeta que, com Noémia de Sousa, se afirmava já como uma das vozes inaugurais duma moçambicanidade em devir,

«Com a morte na alma», Homero Branco sai da reunião praticamente sem dirigir a palavra a ninguém. O jornal acabara, como depois se dissolveram todas as associações cívicas, umas com a justificativa «lógica» de ainda serem resquícios da presença colonial («Casa do Minho», «Casa das Beiras», etc.), outras por «acentuarem» divisões étnicas, culturais ou por ostentarem um cunho elitista («Associação Africana», «Casa de Goa», «Associação dos Naturais», etc.).

A leitura que o poder político revolucionário fazia da diversidade cultural ou da hipotética, ou efectiva, pirâmide social, era a de um nivelamento simplista, escorado na experiência lustral e igualitária dos «campos de libertação» – campos de treino, na Tanzania, primeira etapa da experiência revolucionária e «fundadora» das zonas libertadas – a reiterada «rectaguarda segura da luta armada de libertação de Moçambique» e onde, dizia, a verdadeira experiência de uma nova sociedade e de um novo país se

exercitara para agora, qual torrente avassaladora, inundar todo o território, sobretudo alteando-se, derrubando, vencendo, transformando as ilhas muradas de suspeição, colaboracionismo e vício que eram as cidades.

## O Fio

« Uma palavra que está sempre na boca transforma-se em baba »  
Provérbio africano

Não havia Ariadne porque não se percebia sequer a existência do labirinto. Relevo do excuro anterior, da « memória consentida », para citar o poeta moçambicano Rui Knopfli, o que neste breve e despretensioso texto se quer constituir como diapasão, ressonância de escalas, *the sound and the fury* de um tempo cujas múltiplas metamorfoses, intersecções, sobreposições, rupturas, compõem os estudos – esses, sim, mais especializados ! – que este número de *Lusotopie* reúne.

Se nos ativermos à observação arguta de Hannah Arendt (*La Nature du Totalitarisme*) de que a sua « terrível originalidade não reside no facto de que uma "ideia" nova tenha vindo ao mundo, mas no facto das acções inspiradas por essa "ideia nova", constituírem uma rotura relativamente a todas as/nossas/tradições », a verdade é que, no espaço africano dos países de língua oficial portuguesa, as abissais transformações operadas no cume eufórico das suas primeiras repúblicas de partido único, situaram-se mais no que se pode classificar como uma espécie de despotismo esclarecido. Olhando-se ao espelho, os novos arautos da felicidade eterna não conseguiram ver, em profundidade de campo e reflexo do reflexo, os rostos fantasmáticos de um exercício de poder, também iluminado e despótico, que julgavam ter enterrado definitivamente. Diferentes eram as aporias, as razões, a lógica interna aos maniqueísmos do busto bifronte, como nos antípodas se alicerçavam os discursos, o epos e o ethos narrativo, o esforço fundacional dos eleitos, de jure e de facto, como seus principais protagonistas, a óbvia ruptura identitária, a inscrição nos discursos das várias categorias da sua legitimação. Ogun/Prometeu pairavam por sobre esta marcha que se julgava triunfal, a herança de um missionarismo de matriz cristão protestante instilava de arroubos redentores a pose dos militantes/apóstolos enquanto na bolsa marsupial do Partido/Estado as novas elites, ainda à míngua de um qualquer poder económico-financeiro, se fortaleciam e esperavam seu momento de surgir à luz clara da nova pirâmide social que medrava.

Mas que interessa esta quase charadística e pseudo-análise, na antecâmara do que este número de *Lusotopie* muito mais competentemente propõe ?

Do Brasil a Cabo Verde, de Angola a Moçambique que intersecções se descortinam, trinta anos volvidos sobre as independências africanas ? Cruzando os textos, certamente que algumas se descobrirão. Realçaria, aqui, a produção cinematográfica e audiovisual, como aquela onde tais « ligações » se podem modelar, sobretudo via telenovela brasileira que, na antiga « metrópole », mais impactos teve, fosse no domínio da língua, fosse na complexa coutada dos « costumes ». À uma certa bisonhice portuguesa sobrepôs-se uma leveza ao menos grácil, um aproximar mavioso das

relações, alijadas de flexões e imperativos verbais quase à antigo regime. Das ficções brasílicas e do « modo de produção » de um luso-tropicalismo recauchutado, melhor explanam os textos que se publicam. Com extensões e consequências de produção telenovelística, sobretudo em Portugal e em Angola.

Contudo sem querer perder o fio, melhor é procurar Ariadne. Perceber-lhe o gesto cauteloso, a esperteza. Porque ela era a gruta de que, num primeiro e eufórico momento, poucos tiveram a percepção. Tanta era a luminosidade dardejando sobre a « estrada larga » que escassos e, quiçá cépticos, lhe perceberam a curva e a sombra das montanhas na curva, ao fundo.

Realçaria aqui o que para a minha geração foi interrogação inquieta e que se plasmava na prosa « vivida » e, por isso, legitimada com um « saber de experiência feito », do « Mayombe » de Pepetela. Urbano Tavares Rodrigues, entusiasmado, escreveria um ensaio comparando-o, no lastro épico, à « Condição Humana », de André Malraux, referência que nos deixava a todos menos na sozinha de uma aventura onde se começavam a perceber cada vez mais as camisas de varas de um renhido conflito leste-oeste e o sangrento conflito derivado do apartheid.

« Quem Me Dera Ser Onda », de Manuel Rui inauguraria, a golpes de bisturi, a ironia sobre os nossos « Carnavais da Vitória », remetendo-nos, com humor e corrosiva crítica, para a percepção e elocução de um quotidiano onde os desfasamentos eram cada vez maiores entre as diversas práticas discursivas e a realidade *tout-court*.

Aos *mídia*, nem ainda assim percebidos, coube reproduzir os dogmas e as práticas do(s) poder (es), com as exceções da praxe. Realçaria o que mereceria um estudo, quiçá, já a fazer-se, sobre as cartas dos leitores da revista moçambicana *Tempo*, no período que vai da independência até à morte, em 19 de Outubro de 1986, do presidente Samora Machel.

Ariadne surge com seu fio e seu anúncio da gruta, já *a posteriori*, quando se instaura uma « esquizofrenia » entre as formas oficiais de representação do real, já com seus conflitos larvares, já a desenharem-se « labyrinthos » de cuja existência mal descortinávamos as mais fundas e humanas/ou sociológicas razões. Sobre o desvão entre conceitos que intentavam impor uma realidade à sua medida, ou que a sancionasse, e a complexa trama dos discursos emergentes, expressos mesmo em manipulações e vazios que, no caso moçambicano levaram à assim designada « guerra civil » com os bandidos, depois MNR, depois Renamo, o sonho pairava sobre o abismo e o vermelho da terra era cada vez mais da cor do sangue, um drapejar açoitado pelo vento de todos os interesses, internos e externos, com Angola como mais trágico exemplo.

Ao rosto percebido de Ariadne sobrepunha-se, como que em fílmica fusão, o de Nyembete (lágrima), a grácil e feminina corporização de um tecido social, com suas vozes e seus silêncios, suas hierarquizações e pertenças, assim visível em sua pele vergastada, em sua deriva excêntrica, em seu desnudamento absoluto.

Era para este novo corpo erotizado que se começavam a volver os olhares. Ao « ghost ou copy writer » dos textos, das mensagens, das narrativas fundacionais, da engenharia da edificação de um real à medida

dos conceitos operatórios do Partido/Estado, sobrepunha-se agora a dúvida e com ela a distanciação.

Vibrátil, tensa, emitindo sons que era preciso decifrar e inscrever noutras narrativas, uma poiesis diferente e plural se insinuava.

### **Ariadne/Nyembeti**

Ariadne! A « cruzada » democrática sobrepôs-se, em seu impositivo modelo, aos esforços de um Julius Nyerere. Lembra-se o seu primeiro relatório da « Comissão Norte/Sul », a sua tentativa de adequação de uma Ujama a um alicerce endógeno tanto de modelo de desenvolvimento como de pedra basilar para um edifício jurídico-constitucional a prefigurar práticas democráticas internas.

Excuso-me de historicismos, de análises geoestratégicas, do contraditório devir das próprias sociedades nos países africanos de língua oficial portuguesa. Os textos aí estão.

E sugiro que se debrucem sobre o número de 1995 da revista com temário em torno das « Transitions Libérales en Afrique Lusophone ». Trata-se de excelente matéria que, sem esgotar, muito clarifica sobre o que, quiçá em linguagem elíptica, ou metafórica, ou neobarroca, este pobre arrazoado de frases vai insinuando.

Se São Tomé e Príncipe anuncia, é Cabo Verde a dar o pontapé de saída para o multipartidarismo. Segue-se Moçambique. As vicissitudes angolanas são as que se conhecem. Noutra enquadramento histórico, é verdade que o Brasil sambeia pelas « Diretas Já » e segue-se o que se conhece.

Mas não se pode comparar a realidade dos *mídia* no país de Graciliano Ramos, a formação social da sociedade brasileira, tudo o que se queira, com a dos « nossos ».

Portugal lambe ainda simbolicamente, por branqueamento agora do que foi a saga colonial, as feridas da perda do « império », mais mito construído do que realidade efectiva e debate-se como quer Eduardo Lourenço, no « excesso de identidade » que é o seu.

Nós ainda estamos a inventá-las, numa procelosa viagem onde a « pureza das origens » apela a um cerrar de fileiras da « matriz banto », onde o discurso das mestiçagens sofre tratos de polé à mercê, tanto de oportunismos ou de arrogâncias como da mais atávica das defesas, assumida por quem julga ameaçado o seu último, e também mitificado, reduto identitário. Onde expansão e contracção acontecem em simultâneo, onde as novas elites consolidam, ainda e sempre à sombra do Estado, um estatuto agora aberto a um « contraditório » que se aceita desde que não ponha em causa interesses vitais, o lugar dos protagonistas na peça que se está a desenrolar.

A chamada imprensa alternativa cabe aqui. Quando surge, *grosso modo*, em meados da década de oitenta, com consolidação nos anos noventa até ao presente, o que essa imprensa faz é um arremedo de exorcismo, uma revisão « da matéria dada » (catecismos oficiais), propiciando exaltadas polémicas com revisão de versões contraditórias de factos, interpretações/versões da história oficial. As páginas do semanário moçambicano *Savana* ainda acolhem tal matéria, a última a pretexto da saída do livro de Lucas Barnabé Nkomo sobre a vida do controverso líder nacionalista Urias Simango.

Nisto tudo, quem mais terá perdido é o cinema. Autêntico « case study », Moçambique viu a sua capacidade de produção de imagem ser literalmente incendiada. Pode questionar-se tudo sobre o papel do « produtor Estado » e a sua imposição de lógicas de propaganda às obras realizadas : o jornal cinematográfico « Kuxa Kanema », os documentários do INC sobre os projectos do regime, mesmo as ficções - « Mueda. Memória e Massacre », de Ruy Guerra, « O Tempo dos Leopardos », do sérvio/ex-jugoslavo Zdravko ou « O Vento Sopra do Norte », de José Cardoso. De Angola, jazem nas prateleiras as imagens de guerra produzidas pela famosa equipa « Zero », os filmes de Ruy Duarte e de António Ole, e um ou outro realizador tenta emergir como Zezé Gambôa. Cabo Verde vem apostando em co-produções ocasionais com Portugal. « Ilhéu de Contenda » de Leão Lopes, « Fintar o Destino » de Fernando Vendrel e « O Testamento do Senhor Nepomuceno », os dois últimos assinados por realizadores portugueses, serão as produções mais alentadas. Esta última com clara participação de brasileiros, sobretudo a nível de actores. A Guiné-Bissau tem em Flora Gomes o seu único e coerente realizador. O Brasil vem mergulhando no seu caldeirão social ao mesmo tempo que aposta na grande produção passível de se apresentar em Hollywood.

Da escola moçambicana persistem nomes e obras : Licínio Azevedo, Camilo de Sousa, João Costa (Funcho), Gabriel Mondlane, João Ribeiro, Isabel Noronha. Entre encomendas de ONGs e parques subsídios concedidos aqui e ali, insistem em « falar de dentro para fora », em « restituírem ao povo a imagem do povo ». Quiçá ingénuo propósito ainda marcado por um escondido dirigismo, pela « escola » anterior, mas não obstante, teimosia que se tem revelado prenhe ao menos para se continuar a pensar em cinema/vídeo no país. E com algumas obras de referência como « A Árvore dos Antepassados » e « Desobediência », ambos de Licínio Azevedo.

As co-produções recomeçam com « A Tempestade da Terra » de Fernando Silva e continuam, já no virar do século, com « O Gotejar da Luz » de Fernando Vendrel, « A Costa dos Murmúrios » de Margarida Cardoso, « Preto e Branco » e « Um Rio » de José Carlos Oliveira.

*Folha Oito, Semanário Angolense, Savana, Zambeze, Paralelo Catorze, Correio das Ilhas, Média Fax, Vertical* - estes dois últimos, títulos de jornais electrónicos - são alguns dos muitos nomes da imprensa dita alternativa em Angola, Cabo Verde e Moçambique.

O espírito é, no geral, combativo, bué de denúncia e de polémica, faltar também de contradições ou jogo de cintura no cabaz das interferências do poder político e económico.

Ao aviso das « Vozes Anoitecidas », que anoiteciam, de Mia Couto, ao protesto de um José Craveirinha, à torrente telúrica e verbo cruciante de Ruy Duarte, à exaltação amorosa de Eduardo White e Heliodoro Baptista, este último com acerada denúncia e pendor social, correspondeu um verbo na imprensa e um enquadramento nas imagens que expressam as contraditórias realidades dos diversos países.

Ariadne/Nyembeti segura o fio. E a gruta ilumina-se.

30 de Janeiro de 2005  
Luís Carlos PATRAQUIM